

NECROLOGIE

LE PROFESSEUR HILDEBERT ISNARD (1904 – 1983)

J'avais revu le professeur Isnard neuf mois avant son décès, retrouvant l'homme alerte que je connaissais depuis si longtemps. Il ne vieillit pas, disions-nous, nous qui l'aimions et le retrouvions à échéances plus ou moins périodiques. Cela nous réconfortait : il est bon d'avoir un aîné qui discrètement continue de montrer la route. Alertes, physiquement s'entend mais intellectuellement aussi ! Sachant les difficultés que nous avons, nous autres exilés dans l'hémisphère sud pour nous maintenir au courant ne serait-ce que de la simple parution d'ouvrages, selon son habitude, il m'avait préparé deux listes, l'une à usage professionnel, l'autre personnalisée selon mes goûts et mes violons d'Ingres qu'il connaissait. C'était un esprit vaste, un esprit vif qui mettait au service de sa passion géographique tout ce qu'il puisait dans bien d'autres disciplines qu'il fréquentait.

Cet humaniste au savoir étendu et raisonné, spécialiste de géographie humaine, a toujours pris l'homme comme base et finalité de ses réflexions. Non point l'homme, entité abstraite mais celui fait de chair et d'os, imprégné de sa culture sociale, intégré dans son groupe. Ce fut là le fondement de son enseignement, la leçon essentielle qu'il a donnée à ses disciples, faisant sienne la pensée de Gide : « et bien qu'à chacun de nous, ce sphinx particulier pose une question difficile, persuadez-vous qu'à chacune de ces questions, la réponse reste pareille, c'est l'homme... ». Certes, il n'a pas créé une « école » au sens un peu étroit de ce mot qui, à la limite implique une certaine sclérose en un système clos, mais il a rayon-



né, semant idées et hypothèses, inspirant la conviction là où la pensée flottait, faisant naître le doute quand elle était trop sûre d'elle. Il a enseigné la compréhension et par là-même la tolérance en écartant tout à la fois le manque de rigueur scientifique et le conformisme ou le sectarisme.

Le professeur Isnard naquit à Nice en 1904 ; il y mourut en 1983 mais entre ces deux dates, quelle passionnante carrière ! En Algérie d'abord, où il entreprit ses premières recherches le menant vers sa monumentale thèse de doctorat, « La vigne en Algérie » où déjà il analysait finement les mécanismes déstabilisateurs de la société héritée de la colonisation. A Aix-en-Provence ensuite, où il fut nommé professeur en 1947. Là, il donna la pleine mesure de ses talents d'organisateur, de ses dons de chercheur et de pédagogue. Il structura le modeste Institut de Géographie devenu quelque peu somnolent dans le ronron de maîtres âgés ; il en renforça les liens avec les pays d'outre-mer ; il y créa la revue « Méditerranée » en 1960 ; il fonda les centres satellites de Toulon, de Nice, d'Avignon... Tout cela mené avec la poursuite de ses travaux se concrétisant par de remarquables ouvrages centrés sur l'Afrique ou le monde méditerranéen dont les titres restent gravés dans la mémoire de générations d'étudiants. Sa tâche d'enseignant fut à double face : il développa la filière géographie à Aix-même et dans les centres voisins mais tout en apportant au-delà des mers, à Madagascar, à la Réunion, au Congo, en Côte d'Ivoire et jusqu'au Canada son précieux appui scientifique et pédagogique.

En 1970, le professeur Isnard regagna Nice où l'Université était devenue de plein exercice. Il y maintint son enseignement de tropicaliste sans bien sûr abandonner ses « thésards » laissés à Aix ou se multipliant dans les instituts géographiques qu'il avait semés. La retraite, en 1975, ne signifia pas l'abandon de la vie active, bien au contraire : elle fut, par le plus grand temps libre qu'elle lui procurait, l'occasion d'approfondir encore davantage le sens de sa discipline : ses derniers ouvrages, « L'espace géographique », « Problématique de la géographie » confirment et précisent les idées qu'il avait développées toute sa vie et constituent un remarquable exemple de méditation épistémologique. Elle fut aussi l'occasion de revenir encore une fois à Madagascar.

Il avait trouvé ici, à Madagascar, une espèce de pays selon ses vœux dont il ne cessa de louer la grâce des paysages et surtout la sagesse des habitants. Il y vint pour la première fois au lendemain de la guerre pour y présider les jurys de baccalauréat. Tout naturelle-



ment, avec son collègue Guilcher, en 1967, il porta sur les fonds baptismaux le naissant Laboratoire de Géographie de la non moins jeune Université de Madagascar. En son sein, au cours de ses successives missions, il y reprit la tâche accomplie à Aix, suggérant la création de l'Association des Géographes de Madagascar, aidant à la fondation de Madagascar Revue de Géographie dont il fut tout naturellement membre éminent du patronage d'honneur, ne se lassant pas de parcourir le pays en accompagnant ses élèves sur leurs terrains de recherche parfois dans des conditions matérielles difficiles et cela jusqu'à un âge avancé. Nous l'appelâmes plusieurs fois parmi nous jusqu'en 1979, année de sa dernière mission ici et, chaque fois, il conquérait le cœur autant de ses collègues que des nouvelles générations d'étudiants, ces derniers l'ayant surnommé « raymalala », dont la traduction, « Le père bien aimé », se passe de tout commentaire.

Sa santé se dégrada brusquement à partir de 1982. Après plusieurs interventions chirurgicales supportées avec un stoïcisme discret, il s'éteignit le 27 juillet 1983 dans les bras de son épouse, la vaillante compagne de toute son existence. Jusqu'au bout sa lucidité resta parfaite : ne confiait-il pas à sa fille, quelques jours avant sa mort, son sentiment d'avoir acquis la parfaite maîtrise de cette géographie qu'il chérissait tant ? Sa mort a plongé dans l'affliction tout ceux qui l'ont connu et n'ont pu moins faire que de l'aimer. Il laisse à tous le souvenir d'un grand savant et plus encore celui d'un homme de cœur et de caractère, ayant réuni en lui les plus éminentes qualités humaines, celles qui créent véritablement une belle destinée.

G. DONQUE